

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'obsession

Bernard Dagenais

Volume 8, Number 5-6 (47-48), September–December 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dagenais, B. (1966). L'obsession. *Liberté*, 8(5-6), 16–20.

l'obsession

Sans crier gare. Sans même avertir. Soudainement. Un jour par hasard le mal s'est installé. Il était d'abord bénin. Indistinct presque. Plutôt indéfini.

Le mal avait frappé la gencive supérieure. Là, entre les deux incisives. Au centre de la mâchoire.

Jérôme n'avait d'abord senti qu'une douleur aigue qui s'était aussitôt dissipée. Comme si une pointe très fine avait effleurée rapidement sa gencive.

Si instantanée fut la douleur que Jérôme exhiba une grimace en laissant échapper un curieux soupir.

Personne dans la salle n'eut conscience de cette douleur éphémère. Jérôme la poussa d'un mouvement de tête comme on repousse une mouche.

Mais la douleur s'agrippa. Au milieu de ces dames en grandes robes blanches et de ces messieurs revêtus de l'habit de gala, la présence de cette souffrance en ce coin si particulier de l'organisme humain avait quelque chose d'insolite.

Au deuxième tour de valse, le mal se fit plus pénétrant. Jérôme sentit la pointe s'enfoncer un peu plus profondément dans sa gencive. Cette fois-ci, il ne retint qu'avec peine l'extériorisation sonore de la blessure qui le faisait souffrir.

La jolie dame qui valsait avec lui était beaucoup plus préoccupée à afficher son accoutrement original qu'à s'intéresser à la bénignité d'une souffrance passagère qui hantait la gencive de son partenaire. Et de ce fait ne remarqua pas le sourire plutôt mitigé qu'élabora avec beaucoup de difficultés, ce jeune homme fringant et douloureux.

Une soirée terrible et cruelle. Bien entendu Jérôme dut rentrer chez lui. La douleur se faisait de plus en plus pressante et de plus en plus profonde.

Le mal s'était concrétisé. Par un curieux effort d'imagination non contrôlé, une lame de rasoir, toute neuve, en acier inoxydable supérieure de la lame, Jérôme supportait mal son supplice.

Stupéfait, souffrant, faisant un effort pour éloigner sa lèvre

s'était glissée entre ses deux incisives et au moindre mouvement de ses mâchoires, s'enfonçait un peu plus profondément dans cette chair rose qui s'offrait impuissante au supplice qui la guettait.

Il n'était évidemment pas question d'expliquer comment la lame avait pu se glisser jusque là . . . Le problème de la douleur était si aigu qu'il fallait plutôt chercher le remède de cette agonie que sa cause.

Jérôme s'était doucement couché sur son lit et surveillait avec attention le moindre de ses mouvements. Mais une force indéfinissable poussait toujours sur la lame joyeuse, minutieuse et scrupuleuse qui s'enfonçait à travers ce tissu organique.

Le malade faisait un effort désespéré pour retenir sa lèvre supérieure hors d'atteinte de la lame qui avançait inexorablement vers la destruction. Mais le muscle s'était fatigué et Jérôme se voyait obligé de laisser cette lèvre charnue se reposer sur le tranchant métallique.

Il n'était pas question de crier. Ni de bouger. Le moindre de ses gestes entraînaient un mouvement imprévisible de l'élément destructeur. Il ne lui restait plus qu'à souffrir en silence. Mais quel silence !

Il ne lui était même pas venu à l'idée d'enlever cette lame qui n'existait pas. Il se refusait à tout mouvement. Souffrant péniblement de son mal imaginaire.

Il ne saignait pas. Et pourtant sa lèvre supérieure était fendue, sa gencive ouverte . . . Il endurait un véritable martyr parce qu'une lame de rasoir sournoise s'était glissée dans sa bouche.

La souffrance atroce l'empêchait de dormir. Et il devait concentrer toute son énergie à tenir sa bouche ouverte. Pour ne pas hâter inutilement le cours tragique de l'instrument de supplice.

Mais les mâchoires se fatiguèrent. La musculature se mit à trembler, exacerbant la torture désormais intenable.

Cette lame de rasoir tranchait l'être sans vergogne. Jérôme se demandait si tout son corps n'allait pas être séparé par le jeu désagréable de ce minuscule poids.

Rivé à son lit, subissant cette opération déplaisante et imprévue, il vivait ce déchirement sans aucun moyen de défense. Il endurait un mal pénétrant et infini. Sentant ses forces décroître, ils espérait désespérément quitter cette vie. Mourir. Chaque seconde de douleur le rendait fou. Et cette interminable folie persistait à le tenir éveillé et conscient.

Que pouvait-il faire sinon souffrir ! Cette nuit ténébreuse lui parut éternelle. Mais le mal qui venait à peine de s'installer n'avait aucunement l'intention d'interrompre son existence.

Pendant des jours et des nuits, la lame persista à vivre. Sans jamais dépasser un certain point, elle s'amusait à taquiner la gencive endolorie.

Le valeureux malade criait, crachait, suait, s'éreintait, sautait, se roulait, se cognait, se plaignait sans pouvoir aucunement amoindrir le supplice.

Pourquoi diable cette lame s'était-elle installée dans sa bouche. Sa bouche à lui. Depuis déjà une semaine, il n'avait rien mangé. De peur d'enfoncer plus profondément l'élément destructeur.

La bouche constamment ouverte, il rêvait à de copieux repas.

Un jour. Un jour il avait osé consulter. Un docteur qui naturellement n'avait rien vu d'anormal.

— Mais oui, lui disait Jérôme, regardez la lame entre ces deux dents. Ici. Non ! Non, ne touchez pas. Vous ne voyez pas la lame qui me déchire la bouche ?

Le médecin n'y voyait rien. Le psychiatre non plus.

— Voyons, Monsieur Jérôme, essayez de fermer la bouche.

Un cri déchirant envahit la chambre des consultations.

— Vous voyez bien. Elle est là . . . Entre mes deux dents.

— Bien sûr, mon ami, je constate qu'un mal précis vous accable manifestement, mais . . .

Le psychiatre lui avait conseillé de tenir la bouche ouverte et qu'inévitablement le mal s'échapperait. Comme il était venu.

Une pénible torture continua de tourmenter le malheureux blessé. Qui souffrait atrocement de cette intrusion métallique dans son organisme. A chaque mot qu'il prononçait, il sentait sa lèvre supérieure vibrer dans deux directions différentes. Il n'osait rien manger de substantiel de peur de porter le coup fatal qui aurait prolongé l'échancrure jusqu'à lui fendre la tête en deux.

Le fer rongait la chair d'une façon ininterrompue. Il lui semblait que la lame se retirait de la plaie à toutes les secondes pour permettre à la peau de se refaire pour pouvoir la recouper. Un véritable duel entre la matière organique et inorganique . . .

Déjà même, au milieu de son sommeil, il s'était éveillé, la bouche fermée, et le fer s'attaquait à sa gencive inférieure.

Inexorablement la lame ravageait ce visage qui reflétait jadis un calme exemplaire.

Des vibrations soutenues envahissaient son être. Comment se défendre du péril qui le guettait à chaque geste, à chaque parole.

Les longues nuits d'insomnie . . . Et personne ne voulait croire au mal qui l'accablait. On lui disait : « Mais voyons, mon cher Jérôme, regardez-vous dans le miroir; vous voyez bien qu'aucune lame de rasoir ne s'est glissée entre vos dents. »

Et Jérôme regardait son visage intact, sans blessure ni lame, se refléter sur la surface lisse. Il ouvrait la bouche, degageait la gencive supérieure. Toujours sans blessure.

« Vous voyez bien, disait-on alors, votre mal est imaginaire. Votre bouche n'est pas ajourée. Touchez, vous verrez bien. »

Et Jérôme portait une main inquiète à sa bouche. Posait un doigt sur sa gencive endolorie et ne pouvait s'empêcher de pousser un cri de mort.

— Je vous l'avais dit, répondait-il, la lame est toujours là. Regardez mon doigt. Je me suis coupé. Et voyez ma gencive . . .

Et pourtant aucune goutte de sang ne s'échappait ni de son doigt, ni de sa bouche.

Il souffrait depuis déjà plusieurs jours et n'avait trouvé aucun remède à son malaise. Bien sûr, les médecins lui avaient prescrit certains calmants, le repos complet et la visite chez un psychiatre.

Mais ces trois remèdes s'étaient avérés inutiles. Sa visite chez le psychiatre s'était terminée par un véritable échec. Celui-ci lui avait tout simplement conseillé d'essayer d'oublier son mal. Mais comment pouvait-on étouffer, renier une plaie qui se faisait de plus en plus profonde.

Le désintéressement total que manifestaient tous ses proches devant son mal, le rendait encore plus acerbé. Car non seulement devait-il endurer un supplice constant, mais fallait-il qu'il acceptât le regard et les paroles sceptiques sinon incrédules de tous ceux qui venaient le voir.

Il languissait sans oser se plaindre. Une agonie. Les déchirements se succédaient sans fin. Un élancement aigu exacerbait la douleur. Le mal devint si cuisant que Jérôme perdit connaissance.

Lorsqu'il s'éveilla, un goût de tension cruelle humectait son palais. L'épuisement scultait ses traits. Mais le mal avait disparu.

Jérôme ferma la bouche sans douleur. Et alors qu'il allait savourer sa guérison, il revit les figures incrédules du médecin, du psychiatre et de ses amis.

Il les voyait sourire. Il les entendait murmurer quelques pointes d'ironie. Il se voyait la proie de leur méchanceté, victime de leurs sarcasmes. Leur ton railleur venait effleurer son oreille. Bafoué. Humilié. Ridiculisé. Leur esprit caustique le harcelait.

Il entendait la phrase qu'il redoutait tant : « Tu vois bien, ton mal était imaginaire. »

Jérôme voulut sourire. Mais la douleur avait repris, plus lancinante encore !